

VOLEUR :

Il y avait un mois environ que la mort de mon père nous avait laissés orphelins, quand le vieux notaire de la famille entra un matin dans le salon.

Il s'inclina profondément devant ma sœur et, après avoir cordialement pressé la main que je lui tendais :

"M. Gontran, dit-il, je viens vous annoncer que tout est terminé : la liquidation est close ; j'ai trouvé un acquéreur pour la maison et je suis prêt, si vous le désirez, à vous communiquer les pièces..."

—C'est inutile, interrompis-je vivement, je vous ai donné plein pouvoir, il n'y a qu'une chose que je tiens à connaître... Les dettes de mon père... !

—Sont intégralement payées, monsieur le comte ; mais, ajouta le vieillard, il ne vous reste presque rien... 1400 francs à peine..."

Je ne pus retenir un mouvement de stupeur. "Ah ! continua le notaire, si vous aviez voulu m'écouter !... Il y avait parmi toutes ces créances bien des sommes que j'eusse pu faire diminuer de moitié... Votre honneur et regrette père avait—soit dit sans reproche—la main un peu large..."

—Il ne m'appartient pas, à moi, son fils, de le juger... Ce qui a été fait est bien fait, et je n'ai rien à regretter... Une seule question, mon cher notaire, quand pouvez-vous tenir à ma disposition ces 1400 francs ?

—Demain, si vous le désirez... on n'attend plus que votre signature."

Le vieillard se leva, salua et se dirigea vers la porte... Arrivé là :

"M. Gontran, me dit-il d'une voix émue, je vous ai connu tout enfant, permettez donc à celui que votre père traitait en ami de vous demander ce que vous allez faire."

Je lui pris la main, et lui désignant du regard ma sœur, je répondis :

"Essayez de gagner ma vie et la sienne."

* * *

Quelques jours après, nous partions pour Paris.

Je ne cherchai point à le dissimuler, le coup avait porté. Cette ruine si complète, à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'avait terrassé tout d'abord.

Ce n'est point à moi que je songeais ; un homme—je le croyais du moins alors—se tire toujours d'affaire ; mais à vingt-quatre ans j'étais chef de famille, j'avais charge d'âme en quelque sorte..."

Comment allais-je faire pour procurer à ma sœur, à cette enfant de dix-sept ans, délicate et malade, tous les soins qui lui étaient nécessaires ?... Devant ce problème effrayant, j'eus un moment de défaillance, mais j'appartenais à une race où les défaillances sont de courte durée ; je me relevai bien vite et je résolus avec mon courage, ma volonté, mon énergie que mon affection pour Emmeline rendaient indomptables, de lutter, de lutter encore, toujours, jusqu'à la victoire..."

En somme, j'étais jeune, j'avais une santé de fer, j'étais avocat, je portais un beau nom, j'avais de belles relations ; avec ces cartes dans mon jeu, je ne pouvais que gagner la partie... Partie bien minime, car en dépit des espérances et des rêves dont tout haut je me berçais, tout bas, au fond de moi-même, je m'avouais que je me contenterais d'une modeste place qui me permit de voir ma sœur heureuse et souriante.

Je comprenais toutes les affections, mais il en est deux qui me paraissent supérieures à toutes les autres. Ce sont celles qu'inspirent la mère et la sœur. Elles portent avec elles quelque chose de doux, d'attendri qui vous envahit, vous pénètre et vous donne parfois la force d'accomplir certains actes devant lesquels vous reculerez s'il ne s'agissait pas d'elles.

* * *

Les premiers jours de notre arrivée furent charmants. L'important était de trouver un nid bien aéré, aussi commode que possible, pour ménager à ma sœur cette difficile transition de l'air de la campagne à l'air de la grande ville.

De là des courses, des excursions, des promenades dans les quartiers excentriques—car il ne fallait point songer au cœur de Paris.—Enfin, après huit grands jours d'ascensions et de recherches, je découvris un modeste appartement rue de Vaugirard.

Un quatrième, c'est vrai, mais dont les croisées donnaient sur de magnifiques jardins... C'était tout ce que je désirais, et la semaine suivante nous étions installés !...

Les meubles et le terme payés, il me restait 500 et quelques francs..."

C'était peu, mais c'était toujours de quoi vivre en attendant que j'eusse trouvé un emploi. Et dès le lendemain, après avoir fait une liste de mes anciennes relations, je partais le cœur chaud et la tête remplie de projets d'avenir.

"Eh bien ! me demanda le soir Emmeline, quand je rentrai, as-tu réussi ?"

—Ah ! répondis-je en m'efforçant de sourire, réussi, non, ce serait trop de chance, mais j'ai été admirablement reçu et l'on va s'occuper de moi..."

—Quel bonheur !" s'écria ma sœur..."

Je dinai à la hâte sous prétexte de fatigue et je rentrai dans ma chambrette.

Seul alors avec moi-même, je me laissai tomber sur une chaise et je songai. Je n'avais point menti à ma sœur en lui disant que "j'avais été bien reçu et que l'on s'occuperait de moi"... C'était vrai... Les anciens amis de mon père, mes connaissances que j'avais eues avec moi, en

apprenant ma ruine, des mots d'une exquise sensibilité, mais un sentiment intime me disait que je ne devais pas compter sur eux.

Je n'étais cependant point homme à me décourager pour un échec, et le lendemain je repartis et je revenais avec les mêmes réponses que l'on eût dit stéréotypées..."

Mais je n'ai point l'intention de vous faire monter pas à pas ce calvaire... c'est du reste un peu la commune histoire à tous ceux qui ont besoin de quelque chose. On promet et... on oublie.

J'avoue cependant qu'aucune des personnes auxquelles j'avais été rendre ma visite n'a oublié de m'inviter à dîner... Une place à table, c'est tout ce qu'on trouvait à m'offrir.

* * *

Nous étions depuis un peu plus de deux mois à Paris, quand un matin je m'aperçus qu'il me restait un louis..."

Un louis ! C'est-à-dire en perspective et à bref délai la misère, la plus terrible de toutes, celle qui se dissimule et se cache.

Il fallait en finir avec les rêves et aborder de front la réalité..."

L'hiver arrivait : sur les joues de ma sœur s'étendait une pâleur morbide qui m'effrayait ; parfois j'avais entendu de ma chambre une toux sèche qui m'avait fait mal au cœur. Et de plus, malgré le soin qu'elle m'ôtait à me le cacher, Emmeline était inquiète..."

Quinze jours s'écouleront ! Pendant ces quinze jours, Dieu m'est témoin que j'ai souffert dix martyres de honte... Et si j'avais été seul à souffrir, encore ! mais il avait bien fallu avouer à ma sœur où passaient ma montre, ma chaîne, mes bijoux, ma garde-robe même..."

Elle avait essayé de sourire, la pauvre fille, mais son sourire s'était éteint dans un sanglot. Et je ne pouvais rien, rien !... j'avais tout tenté, tout essayé, depuis les bureaux de placement jusqu'au petites affiches !..."

En face de ma sœur pâle, souffrante, qui aurait eu besoin d'une nourriture fine et délicate et à laquelle je ne pouvais offrir que quelques mets grossiers, je sentais mon cœur se briser d'angoisse au sentiment de mon impuissance.

* * *

Il me restait cependant une dernière espérance ; j'avais, alors que mes déceptions devenaient journalières, écrit à mon vieux notaire pour lui demander une lettre de recommandation, soit pour un avoué, soit pour un avocat.

Courrier par courrier, j'avais reçu une superbe missive, enjolivée de son timbre, adressée à M. B... avocat.

La lettre devait être bien chaudement écrite, car ce monsieur ne m'avait point reçu comme les autres et m'avait dit avec un ton qui laisse place à l'espoir : "Dans deux ou trois jours, je vous écrirai et je vous promets presque de vous donner une occupation..."

Le lendemain de ce troisième jour, j'avais décidé Emmeline à sortir un peu, et après une courte promenade, nous rentrions au logis, quand soudain ma sœur s'arrêta devant l'étalage d'un marchand de comestibles..."

Elle ne dit rien, mais son regard resta fixé sur une volaille découpée qu'un des employés venait d'exposer à la vitrine..."

Ce regard trop éloquent, hélas ! me fit mal... Quand nous rentrâmes, je trouvai une lettre très-concise, mais très-polie, de M. B... qui, tout en s'excusant de l'irrégularité de la forme de son invitation, me disait qu'il serait très-heureux de me recevoir à dîner le soir même..."

J'avais déjà commencé à lire à haute voix cette invitation, d'un ton assez amer, et je me préparais même à m'écrier :

"Toujours la même chose," quand soudain une idée me traversa le cerveau, et je m'arrêtai.

Je repliai soigneusement la lettre et dis à Emmeline :

"Petite sœur, prépare-moi pour ce soir une cravate blanche... j'irai chez M. B..."

* * *

En arrivant à sept heures chez l'illustre avocat, je bénis le ciel de m'avoir permis de sauver au moins du naufrage de ma garde-robe, mon habit, un pantalon et un gilet noirs, cette livrée devant laquelle tous les hommes sont égaux.

Il y avait quinze ou vingt personnes dans le salon. En m'entendant annoncer, M. B... vint au-devant de moi, me présenter à sa femme et à sa fille, puis à quelques-uns de ses amis qui avaient connu mon père... Au bout de quelques minutes j'étais là fort à mon aise, et tout à fait en pays de connaissance.

Le dîner était très-brillant. J'avais près de moi une femme d'esprit, à laquelle je donnais très-vivement la réplique, quand soudain toute ma verve s'éteignit.

Je venais d'apercevoir, à l'un des bouts de la table, une dinde splendide : je me souvins de la scène silencieuse où, dans un regard, ma pauvre sœur m'avait laissé deviner sa convoitise de malade, et dès lors ma belle voisine ne trouva en moi qu'un causeur presque indifférent.

J'étais plongé dans une espèce de torpeur dont je ne sortis que lorsque le domestique m'apporta, décapée sur un plat, l'admirable bête qui m'avait mis en émoi.

Je fis négligemment glisser sur mon assiette un blanc d'aile..."

Mon voisin causait politique, ma voisine avait trouvé un autre partenaire ; je pouvais me livrer sans témoins à ma passion... et je m'escrimai si bien du couteau, de la fourchette et

des dents, qu'en quelques secondes il ne restait plus trace sur mon assiette de l'aile de dinde.

* * *

Le dessert touchait à sa fin et l'on parlait d'un procès que M. B... venait de gagner.

"Mais, s'écria l'avocat, vous parlez du procès, c'est surtout mon client qui mérite qu'on s'occupe de lui, car voilà ce qu'il vient de m'envoyer..."

Et, tirant de son doigt un diamant d'une eau merveilleuse, il le présenta à sa voisine.

Le bijou fit le tour de la table, accompagné des épithètes les plus enthousiastes. Quelques instants après on se préparait à aller prendre le café au salon, quand soudain M. B... s'écria : "Et ma bague ?"

—Je viens de vous la remettre, il y a quelques minutes, répondit sa voisine.

—Tiens ! mais où est-elle, alors ?" fit l'illustre orateur.

Et après avoir cherché vainement dans ses poches : "Rien, fit-il... C'est bizarre..."

La nouvelle avait rapidement circulé autour de la table... et ce fut pendant quelques instants un véritable cliquetis de verres et d'assiettes dérangées..."

Les résultats de ces recherches furent absolument nuls. La bague avait vraiment disparu et ne se retrouvait pas..."

A ce moment-là, je vous le jure, j'aurais bien donné quelque chose, quoique bien pauvre, pour être dans ma chambre de la rue de Vaugirard.

"Allons, décidément, fit M. B..., c'est un bijou enchanté qui se sera méchamment et sournoisement caché dans la poche de l'un de nous. Voilà une proposition que je vais vous faire : elle est bizarre, impossible, extravagante ; de tout autre que moi vous la repousseriez, mais vous l'accepterez de cet original qui a nom l'avocat B..."

—Voyons, la proposition," dit-on en chœur. M. B... avait, en effet, une réputation fort bien établie d'excentricité, et, si l'on s'attendait à quelque chose d'extraordinaire, on ne se trompait pas.

"Messieurs, reprit l'avocat en riant, il faut nous fouiller mutuellement.

—Oh ! oh ! s'écria-t-on.

—Il y a de l'opposition, continua avec un redoublement de gaieté notre hôte, alors allons aux voix..."

A ce mot de "fouiller" j'avais senti monter à mon front une sueur froide... je me sentais pâlir, verdir, je voyais autour de moi tout tourbillonner, comme si j'étais ivre... j'entendais vaguement l'impitoyable M. B... qui recueillait des votes, et tout le monde acceptait cette odieuse proposition..."

Je ne me rendais plus compte si c'était une plaisanterie ou si c'était une chose sérieuse, je ne songeais qu'à ceci : c'est que ne voulais pas qu'on me fouillât. Aussi, à mesure que cette espèce d'interrogatoire se rapprochait de moi, reprenais-je un peu de mon sang-froid..."

"Et vous, monsieur le comte, me demanda enfin l'avocat, que pensez-vous de mon idée ?"

—Je pense, monsieur, répondis-je en devenant encore plus pâle et en balbutiant, que moi je dis : non..."

A ce mot, il se fit un silence de mort autour de la table : sur ma figure égarée, je sentais tous les regards fixés..."

"Je vous demande pardon, monsieur le comte, reprit M. B... avec un accent que je n'oublierai de ma vie, de ma sottise plaisanterie, car j'aimerais mieux perdre cent mille francs de bijoux que de froisser un hôte qui est à ma table. Messieurs, le café va refroidir !..." ajouta-t-il en se levant.

* * *

Le ton avec lequel l'avocat m'avait parlé, les regards qui pesaient sur moi et sur l'expression desquels je ne pouvais me méprendre, tout cela opéra en moi une réaction... En quelques secondes, je redevins moi-même... Et au moment où M. B... allait passer au salon, je m'approchai de lui :

"Je vous dois une explication, monsieur, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous la fournir ?"

—J'y tiens, fis-je fortement en devinant ce qu'il allait me répondre..."

—Soit, répondit-il brusquement, venez !..." Et il m'entraîna dans son cabinet..."

La porte s'était à peine fermée sur nous que nous entendimes de grands éclats de rire du côté du salon et que Mme B... entra..."

"La voilà, ta bague, dit-elle à son mari en lui présentant le bijou."

—Et où était-elle ? s'écria stupéfait l'avocat.

—Dans ton assiette..."

—C'est bien, fit M. B..., laissez-nous, nous arrivons..."

Et puis revenant vers moi, qui depuis l'entrée de Mme B... me sentais renaître, et qui respirais à pleins poumons, il me prit les deux mains.

"Avant de me dire un mot, fis-je en l'interrompant, écoutez-moi..."

Et rapidement, avec une éloquence fiévreuse, je lui racontai mes luttes, mes déboires, je lui dépeignis mon amour pour ma sœur, je lui dis combien j'avais souffert de la voir souffrir... je lui racontai cette scène navrante de la matinée.

"Et maintenant, ajoutai-je en terminant, voulez-vous savoir pourquoi je me suis exposé à passer pour un voleur, en refusant de me laisser fouiller même en riant ? C'est que dans ma poche, pendant le dîner, j'avais glissé ceci, et que je ne voulais pas avouer que la sœur du comte de V... meurt de faim et de privations !..."

Et je lui présentai l'aile de dinde que j'avais cachée.

Le caustique avocat avait, en écoutant mon récit, deux grosses larmes dans les yeux.

Il me prit dans ses bras, m'embrassa sur les deux joues, puis il m'entraîna hors de son cabinet en murmurant : "Ta sœur, monsieur le comte, ne manquera plus de rien..."

—Messieurs, fit-il en entrant dans le salon, je vous présente le plus brave garçon que je connaisse... aussi, j'en fais mon secrétaire particulier."

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y eut ce soir-là, rue de Vaugirard, deux personnes bien heureuses... M. DE BÉJAN.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

LOGOGRIPE

No. 8
Aux yeux on me voit sans tête
Sans queue ni tête
J'ai queue et tête.
Avec queue et tête
Je n'ai ni queue ni tête
N'est-ce pas à y perdre la tête !

ENIGME

No. 19
Si tu veux connaître mon nom,
Tour à tour je marche ou je vole,
Et sur un visage mignon
Je donne un air vif et frivole.
Sais la balle du pistolet
Pointé par un tireur habile,
Tu me verras. Pour dernier trait,
La Fontaine a fait mon portrait,
C'est celui d'un homme inutile.

CHARADE

No. 18
On va sur mon premier pour vider sa querelle
Mon second de ton âme est le miroir fidèle ;
Et mon tout, plaidoyer d'un imprudent auteur,
Ne fait le plus souvent qu'ennuyer le lecteur.
Foncez, rasez, lisez-moi jusqu'au bout,
Vous aurez mon premier, mon deuxième et mon tout.

MOTS CARRÉS

No. 18
Mon premier, qui est né sous le ciel des Tropiques,
N'est pas des animaux un des plus domestiques,
Fuis les appâts trompeurs, sinon de mon deuxième
Redoute les horreurs et les suites tragiques.
Disciples d'Hyppocrate, employez mon troisième
A faire des pilules ou onguents spécifiques.
Lecteurs, mon quatrième est ville d'Italie,
Où, s'il m'était permis, j'irais passer ma vie.
Chrétiens, de mon dernier, le nom seul détesté,
Nous dit un écrivain, surtout au grand athée.
CHS. ED. E. Berthier.

No. 19

Mon premier doux et bon fut hâl de son frère ;
Soulez-moi mon second, vous avez la colère ;
Mon troisième est effort afin de sauter mieux,
Et mon dernier a vu Condé victorieux.

V. P.

SUICIDE. — Un tragique événement s'est passé avant-hier au cimetière de Greenwood. On enterrait une jeune fille morte l'avant-veille presque subitement, miss Brocht, dont les parents habitent New-York, dans la Cinquante-quatrième rue. Miss Brocht avait été fiancée quelque temps auparavant à un garçon boucher, Jacob Lout, employé chez Christian Weiss, de la Première avenue, près la Quarante-sixième rue. Pendant tout le trajet de la maison mortuaire au cimetière, Lout, qui était dans une des voitures du cortège, n'a cessé de sangloter et d'appeler la défunte à haute voix. Quand la voiture s'est arrêtée près de la fosse, son émotion était telle qu'il a fallu l'aider à mettre pieds à terre. Mais il est ensuite redevenu maître de lui, et c'est avec un calme apparent qu'il a vu s'accomplir les dernières cérémonies et descendre le cercueil dans la tombe. Quelques pelletées de terre avaient déjà été jetées dans la fosse quand le jeune Jacob Lout a murmuré à demi-voix : "Mon tombeau ne sera pas loin du sien." En même temps il a sorti un pistolet de sa poche et se l'est déchargé dans la tempe droite. La mort a été instantanée. Le suicide était évidemment prémédité, car Lout avait acheté le pistolet le matin même, avec de l'argent emprunté à la femme de son patron.

LA PLUS PETITE DES NAINES.—Un grand nombre de médecins étaient assemblés jeudi dernier au théâtre Pastor à New-York pour voir la naine mexicaine Lucia Zarate. Ils l'ont mesurée et ont reconnu qu'elle a 21 pouces de longueur, ses mains 1 pouce un quart de largeur. Sa mère est une femme robuste, de taille ordinaire. Lucia, au dire de sa mère, est âgée de 12 ans, mais elle en a davantage ! elle est très-vive et active. Son poids est de 5 livres, ses vêtements sont extraordinairement petits et semblent faits pour une poupée. Quand Tom Pouce fut exhibé pour la première fois par Barnum, il était deux fois plus grand que Lucia ; sa mère dit qu'elle n'a pas grandi depuis l'âge d'un an.

ENFANTS HARGNEUX.—On croit souvent qu'un enfant est violent et emporté par nature, quand pourtant cela n'est dû qu'aux vers qui le tourmentent. Ne grondez-pas, mais administrez-lui les PASTILLES VERMIFAGES DE WINGATE.

—Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvres, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.